Rumeurs d'un village

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973- , auteure
Rumeurs d'un village / Marylène Pion
Sommaire : tome 1. La sentence de l'Allemand
ISBN 978-2-89783-174-5 (vol. 1)
I. Pion, Marylène, 1973- . Sentence de l'Allemand. II. Titre.
PS8631.I62R86 2019 C843'.6 C2018-943012-5
PS9631.I62R86 2019

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

MARYLÈNE PION

Rumeurs d'un village

★ *La sentence de l'Allemand*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Le grand magasin

1. *La convoitise*, 2017
2. *L'opulence*, 2017
3. *La chute*, 2018

Les secrétaires

1. *Place Ville Marie*, 2015
2. *Rue Workman*, 2015
3. *Station Bonaventure*, 2016

Les infirmières de Notre-Dame

1. *Flavie*, 2013
2. *Simone*, 2013
3. *Évelina*, 2014
4. *Les Nursing Sisters*, 2014

Flora, une femme parmi les Patriotes

1. *Les routes de la liberté*, 2011
2. *Les sacrifices de l'exil*, 2012

À Louis

1

Ignace venait de terminer de rentrer les caisses restantes dans l'entrepôt. Il déposa sur le comptoir du commerce une dernière boîte, plus petite que les autres, en poussant un soupir pour attirer l'attention d'Élise, sa fille, qui était fort occupée à dépoussiérer les tablettes derrière la caisse. Il était impérieux qu'elle termine cette tâche aujourd'hui, le ménage du magasin avait beaucoup trop traîné. Voyant que sa fille ne remarquait pas sa présence, Ignace toussota et dit d'un ton joyeux :

— Voilà ! La dernière livraison pour aujourd'hui.

Élise replaça une mèche cuivrée derrière son oreille et descendit de son escabeau. Elle laissa tomber son torchon dans la chaudière et s'essuya les mains en s'approchant de la boîte que son père venait de déposer. L'homme la fixait, attendant un geste de sa part. Curieuse, elle l'ouvrit pour en vérifier le contenu, puis roula des yeux en découvrant ce qu'elle contenait.

— Papa ! Il me semble que j'avais dit que ce n'était pas nécessaire de commander autant de confiseries. Nous ne pourrons pas vendre tout ça ! Personne ne voudra en acheter !

— Les temps sont durs, ma fille, et les gens ont besoin de petites douceurs dans leur vie, calvasse ! Tiens, prends-toi une boule de caramel au beurre, je suis certain que ça te convaincra de la nécessité de posséder ces quelques friandises.

Élise hocha la tête et se laissa tenter, savourant le bonbon en silence. Elle continua l'exploration de la boîte et ne put s'empêcher de sourire en découvrant son contenu : des sacs de bonbons forts, des jujubes, des bonbons en forme de fruits et, les préférés de son père, une grande variété de réglisses de toutes les formes. Ignace Berger se tenait devant elle, les mains dans les poches de sa salopette, bombant le torse, fier de son achat.

— Tu les placeras dans les grands bocaux directement sur le comptoir pour que tous les clients les voient et se laissent tenter eux aussi.

Élise hésita quelques secondes à se conformer au souhait de son père puis capitula. De le voir de si bonne humeur lui faisait du bien. Pourquoi gâcher ce moment ? Obéissant à son père, elle se pencha sous le comptoir à la recherche des fameux bocaux qui étaient demeurés vides depuis le départ de Philippe. Son frère avait toujours eu l'habitude de remplir ces contenants et de les exposer sur le comptoir, pour le plus grand bonheur des jeunes clients qui fréquentaient le magasin général. Depuis son départ pour la guerre, les bocaux s'étaient vidés et Élise n'avait pas trouvé le courage de les remplir de nouveau. Au départ, elle s'était dit que ce n'était qu'une question de mois avant que son frère ne rentre au pays. Elle s'était fiée à ce qu'elle avait lu dans les journaux, que cette guerre ne perdurerait pas.

La guerre faisait pourtant rage en Europe depuis quatre ans. Les jeunes hommes du village avaient rallié les rangs de l'armée et avaient traversé l'océan pour aller combattre les Allemands, qui étendaient leur domination sur toute l'Europe. Philippe n'étant pas rentré, Élise avait rangé les

bocaux vides depuis longtemps. En cette période triste et incertaine, les clients du magasin général n'achetaient que ce qui était de première nécessité, et les bonbons n'en faisaient pas partie.

Ignace contourna le comptoir et caressa la tête de Winston, le chien de la maisonnée, qui avait relevé le museau au passage de son maître. L'homme fouilla dans le classeur derrière la caisse où se trouvait le courrier destiné aux villageois.

— Il me semblait avoir aperçu le camion de la poste en arrivant dans le village. Est-ce qu'on a reçu quelque chose ?

Défaitiste, Élise hocha la tête.

— Non rien, aucune nouvelle...

Ignace continua de fouiller dans la boîte postale, peut-être par principe ou tout simplement pour cacher sa tristesse. Lorsqu'il croisa le regard de sa fille, la bonne humeur qu'il affichait depuis son retour dans le commerce s'était dissipée, laissant place à l'air inquiet qui l'habitait depuis presque un an. Son frère faisait partie des milliers de soldats canadiens qui avaient participé au débarquement à Dieppe au mois d'août 1942. Philippe avait eu plus de chance que de nombreux compatriotes tombés au combat. Il était vivant, mais captif, comme des milliers de soldats des forces alliées. Les nouvelles de l'aîné de la famille Berger arrivaient au compte-gouttes. Depuis des mois, Ignace espérait chaque jour recevoir une lettre de son fils. Se voulant encourageante, Élise dit simplement à son père :

— Je suis certaine que nous sommes à la veille de recevoir des nouvelles de Philippe. La Croix-Rouge fait tout en son

pouvoir pour que les prisonniers de guerre puissent communiquer avec leur famille. Je suis certaine qu'il va bien, et puis, vous savez, Philippe n'a jamais été un « écriveux » de nature...

Ignace hocha la tête, sa moustache dissimulant un léger sourire.

— T'as bien raison, ma fille, il faut se consoler. Nous savons au moins que Philippe est bien vivant de l'autre côté. Il a eu plus de chance que bien des gars de chez nous qui sont morts sur le champ de bataille ou qui sont revenus estropiés de cette maudite guerre.

En disant ces mots, Ignace Berger, le nez à la fenêtre, porta son regard vers la maison voisine.

— Ce pauvre Charles-Henri Cormier qui est revenu mal en point d'Angleterre et qui va probablement boiter pour le restant de sa vie… Il commence tout juste à pouvoir aider son père de nouveau avec les travaux de la ferme.

Élise préféra s'abstenir de dire à son père que Philippe était certes prisonnier des Allemands, mais qu'on ignorait l'état dans lequel il se trouvait. Tout ce qu'ils avaient su par le ministère de la Défense, c'était qu'il avait été capturé et conduit dans une des prisons militaires du IIIe Reich. Ignace se sentait tellement coupable de son départ précipité que peu importe les blessures dont pourrait être affligé Philippe, il serait trop heureux de le retrouver.

Élise se souvenait des dernières semaines avant que Philippe ne décide de s'enrôler. Le père et le fils ne faisaient que se quereller pour des futilités qui lui paraissaient tellement

banales maintenant ! Puis la dernière dispute avait poussé Philippe à prendre sa décision et à grossir les rangs des Fusiliers Mont-Royal. Ignace espérait tellement que son aîné prendrait les rênes de son magasin général qu'il avait refusé de l'entendre lui expliquer qu'il rêvait d'apprendre la mécanique, escomptant un jour ouvrir son propre garage dans le village. Pour Ignace, il était inconcevable que Philippe ne lui succède pas à la tête du commerce. Lui-même avait repris ce que son père avait mis tant d'années à bâtir. Ignace s'en voulait terriblement de s'être montré aussi rigide à l'égard de son fils, et il se promettait de se reprendre dès que celui-ci rentrerait au pays.

— Avez-vous acheté les rouleaux de tissu que je vous avais demandé ? demanda Élise en remplissant le bocal de boules au caramel au beurre.

La jeune femme ne put s'empêcher d'engouffrer une confiserie sous le regard attendri de son père. Peu importe si les clients du magasin achetaient ces friandises ou non, au moins sa fille profiterait de ces petits bonheurs sucrés.

— Oui, ils sont derrière avec les caisses à vider. J'ai pris la peine aussi de racheter quelques outils de jardinage et bien sûr tous les sachets de semences que tu m'avais demandés. Avec les derniers jours qui ont été plus chauds, on pourra bientôt faire des semis en pleine terre.

Élise pensa pendant quelques instants à ses plants de tomates, dans la fenêtre de la cuisine, qui commençaient à avoir fière allure. Elle les avait semés quelques semaines auparavant, alors que la neige et le froid recouvraient encore les champs. Sa mère avait coutume de faire ses semis pour

les légumes qu'elle cultiverait dans le potager derrière la maison. Élise avait trois ans quand sa mère était morte. Dès qu'elle avait été en âge de le faire, sous les bons conseils de Berthe Cormier, leur voisine, elle avait repris le flambeau d'Émerise. Perpétuant ainsi la tradition instaurée par sa mère de planter ces semences qu'elle prenait un soin méticuleux de recueillir chaque automne. Élise s'en tirait plutôt bien, ses semis étaient vigoureux et elle pouvait même en donner quelques-uns à leur aimable voisine. Avec beaucoup de soins, ces petits plants verts fourniraient la maisonnée à la fin de l'été avec de beaux fruits rouges et juteux. Malgré la guerre qui sévissait en Europe et le rationnement imposé par le gouvernement, les villageois ne souffraient pas autant que les citadins. Dans le village, chacun cultivait un potager derrière la maison et possédait quelques animaux qui servaient à nourrir la famille. Certes, les villageois participaient eux aussi, comme tous les Canadiens, à l'effort de guerre qui consistait à envoyer de grandes quantités de nourriture au front et dans les camps d'entraînement pour les soldats partis combattre de l'autre côté de l'océan, mais la misère se faisait beaucoup moins sentir en campagne qu'en ville.

Ignace, qui revenait de l'entrepôt, déposa une caisse devant le comptoir et respira bruyamment pour reprendre son souffle. Élise délaissa le remplissage de bocaux pour venir en vérifier le contenu. C'était pareil chaque fois que son père se rendait à Saint-Jean pour faire le plein de marchandises. Elle se sentait comme une enfant le matin de Noël, pressée de découvrir ce que ce bon vieux père Noël avait bien pu laisser sous le sapin. Ouvrant la caisse, elle fut ravie de trouver des bobines de fil, des boutons, du ruban, des

boîtes d'aiguilles et surtout de tout nouveaux patrons qui serviraient à la confection de robes de cotonnade pour l'été qui s'amenait. Elle avait hâte de jeter un œil aux rouleaux de tissu que son père avait déposés à l'arrière et, qui sait, peut-être y trouverait-elle un mètre ou deux pour se confectionner elle-même une nouvelle robe ? Ignace essuya son front dégarni à l'aide de son mouchoir de tissu et se pencha au-dessus de l'épaule de sa fille.

— Je ne peux pas croire que tu me fasses acheter autant de cossins, calvasse ! Il me semble qu'en ce temps de guerre, il n'est pas nécessaire de suivre la mode d'aussi près !

— Depuis que la neige fond, les clientes me harcèlent pour que je commande de nouveaux patrons. Elles ont tellement hâte de coudre et d'étrenner leurs nouveaux vêtements, l'été venu !

Reprenant les paroles de son père, Élise poursuivit en lui faisant un sourire malicieux :

— Les temps sont durs, papa, et les gens ont autant besoin de petites douceurs que d'être à leur meilleur !

Ignace éclata de son grand rire franc, laissant sa fille à ses découvertes pendant qu'il retournait dans l'entrepôt. Élise prit plaisir à vider le contenu de la boîte en imaginant l'étalage qu'elle prévoyait faire dans une des vitrines. Ainsi, elle aviserait les clientes que le beau temps était arrivé et que les plus fabuleux patrons se trouvaient au magasin général Berger.

* * *

Friedrich Schreiber serra sa vareuse sur ses épaules, essayant du mieux qu'il pouvait de se couvrir les jambes avec la mince couverture qui lui avait été attribuée. Il réprima le frisson qui lui parcourait le corps. Le petit lit qu'il occupait avait connu des jours meilleurs, le matelas aurait dû être remplacé depuis longtemps et sa dimension ne lui permettait pas d'étendre complètement ses longues jambes. Pourtant, en tant qu'officier de la Wehrmacht, il aurait eu droit à une chambre particulière, mais il avait préféré rester ici, avec ses hommes, dans cette pièce aménagée en dortoir. Depuis des mois maintenant, ils se trouvaient dans un hôtel séculaire quelque part en Angleterre, assurément au nord si l'on considérait le temps froid et humide. Ils attendaient de connaître le sort qui leur serait réservé. Un interprète leur avait annoncé un peu plus tôt en soirée que dès le lendemain matin, ils changeraient de prison. Un mince filet d'espoir avait plané dans la pièce quand les prisonniers s'étaient retrouvés seuls après le départ de l'interprète. Certains de ses compagnons avaient spéculé qu'ils seraient déportés quelque part au Canada ; d'autres, plus pessimistes, s'imaginaient croupir encore plus au nord dans une prison encore plus froide et humide. Peu lui importait, il n'avait plus aucun contrôle sur son sort, c'était désormais à ses geôliers de décider.

Jetant un œil à son voisin immédiat, il se demanda comment son second-maître et ami Hans Rothe parvenait à dormir dans une telle proximité et malgré l'inquiétude qui les rongeait. Friedrich essaya de trouver une position plus confortable dans l'espoir de dormir un peu avant l'aube. Il avait toujours eu beaucoup de difficulté avec le manque d'espace, et ils étaient confinés dans cet hôtel depuis des

mois. Cela lui rappelait ses débuts dans la Kriegsmarine, les premiers mois où il avait cohabité avec ses compagnons dans l'espace restreint d'un sous-marin. Entassés les uns sur les autres, ils dormaient dans des lits superposés, le seul espace personnel dont ils disposaient. Ces nuits avaient été éprouvantes, Friedrich avait été constamment réveillé par les hommes autour qui ronflaient ou parlaient dans leur sommeil. Il s'était plus ou moins habitué à cette situation. Quand il avait été nommé lieutenant-commandant de son sous-marin, il avait eu droit à sa propre cabine, laissant les membres de l'équipage à leur promiscuité.

Friedrich se recroquevilla sous sa vareuse, essayant de profiter de quelques heures de sommeil. Le lendemain serait une longue journée et leur sort incertain le tracassait plus qu'il ne l'aurait voulu. Il allait s'assoupir quand des souvenirs enfouis au plus profond de ses pensées refirent surface. Il ouvrit grand les yeux, essayant d'ignorer les images de six membres de son équipage, morts pendant l'attaque de leur U-boot.

Il se souvenait du jour de leur départ du port de Kiel, cette ville du nord de l'Allemagne baignant dans la mer Baltique. Là se trouvait le plus important chantier naval de toute la Kriegsmarine, où il s'était enrôlé des années auparavant après avoir visité l'endroit avec sa tante Magda. Elle était si heureuse de le voir porter l'uniforme de la marine ! Sans le lui dire ouvertement, sa tante semblait beaucoup plus fière de cet uniforme que des chemises brunes qu'il avait dû porter quand il faisait partie des Jeunesses hitlériennes. Friedrich essayait de se soustraire à ce souvenir. Il avait côtoyé de jeunes gens fanatiques, prêts à suivre tous les

préceptes prônés par le Parti national-socialiste des travailleurs allemands. Il avait été obligé d'adhérer à cette organisation et il avait essayé d'en tirer profit pour se faire une place au sein de la Kriegsmarine, de tout faire pour se fondre dans la masse plutôt que de ressortir du lot, comme le lui avait suggéré sa tante Magda.

Son poste de maître d'équipage dans un U-boot était beaucoup plus glorieux que celui qu'il avait occupé au sein des Jeunesses hitlériennes. Il hocha la tête de dépit. Il avait gravi les échelons pendant quelques années pour finir lieutenant-commandant du U-353 ; maintenant, il n'était plus qu'un prisonnier des Britanniques, attendant de connaître son sort. Pourtant, le voyage s'annonçait bien, le sous-marin avait quitté le port de Kiel à la fin septembre 1942 et devait intégrer la formation de combat à la base sous-marine de La Rochelle. Les hommes étaient prêts, fébriles à l'idée de couler les navires ennemis et d'ainsi empêcher le ravitaillement. Ils participeraient activement à cette guerre que l'Allemagne gagnerait sans aucun doute. Le sous-marin avait appareillé quelques jours plus tard au port de Kristiansand, en Norvège, et avait repris la mer le lendemain pour se rendre dans l'Atlantique Nord. Friedrich se souvenait qu'il avait passé près de vingt jours en mer, travaillant de concert avec les membres de l'équipage afin de se familiariser avec les nouveaux équipements qu'offrait le sous-marin. Puis, en voulant intercepter un convoi britannique, leur vaisseau avait été atteint par des charges de profondeur, et malgré l'expérience de Friedrich, six membres d'équipage sur les quarante-cinq qui le constituaient avaient trouvé la mort dans cette attaque.

Friedrich frissonna de nouveau, non pas à cause de la température de la pièce, mais de ses souvenirs qui refaisaient surface. Il se rappelait la panique qui régnait à bord du sous-marin. Les bruits de métal tordu, l'eau qui s'infiltrait à l'intérieur. Il ne parvenait pas à oublier les cris des hommes de l'équipage, essayant de contrer l'attaque. Il gardait en mémoire les visages de ceux qui avaient été mortellement blessés dans cet assaut, des pères de famille laissant derrière eux des orphelins, des fiancées qu'ils ne retrouveraient jamais. Friedrich avait pris l'entière responsabilité de ce naufrage même s'il devait convenir que sans son expérience, c'est le sous-marin en entier qui aurait coulé, emportant l'équipage au complet vers les profondeurs de l'Atlantique Nord. De peine et de misère, le U-353 avait réussi à refaire surface et les hommes vivants n'avaient eu d'autre choix que de se rendre. Les Britanniques les avaient recueillis à bord de leur vaisseau et conduits à Liverpool, puis dans cet hôtel vétuste.

Friedrich pensa pendant quelques instants à sa tante Magda, qui se trouvait à Berlin et qui était probablement convaincue que tout se passait bien pour lui. Il l'espérait sincèrement parce que, la connaissant, elle serait folle d'inquiétude de le savoir croupissant quelque part dans une prison anglaise. Tout comme ses compagnons d'infortune, il lui avait écrit une lettre en souhaitant qu'elle lui parvienne grâce à la Croix-Rouge. Friedrich se consolait, il était toujours vivant et, à la fin de cette guerre, il pourrait rentrer chez lui. Peu lui importait pour le moment l'issue de cette guerre : il retrouverait sa place auprès de sa tante Magda un jour ou l'autre. C'est avec ce mince espoir et en songeant au

sourire aimable et chaleureux de celle qui s'était occupée de lui à la mort de ses parents que Friedrich Schreiber réussit à trouver le sommeil.

* * *

Élise terminait de placer les rouleaux de tissu sur la tablette lorsque son amie Gemma entra en trombe dans le magasin, faisant tinter joyeusement la clochette au-dessus de la porte.

— Tu ne devineras jamais, Élise, ce qu'ils vont faire de l'institut Feller !

Élise avait toujours aimé l'énergie que dégageait son amie, qui enseignait à l'école du village. Les enfants des environs l'aimaient beaucoup. D'une patience sans borne, Gemma brillait par sa bonne humeur. D'ailleurs, Élise n'avait pas souvenir d'avoir vu son amie de mauvais poil. Gemma s'approcha du comptoir.

— Wow ! Ce sont les nouveaux tissus que tu viens de recevoir ?

— J'ai aussi de nouveaux patrons, tu veux les voir ?

— Oui, mais plus tard. Tu n'es pas curieuse de savoir ce que je suis venue t'annoncer ?

— À propos de l'institut Feller ?

Gemma acquiesça en hochant lentement la tête, gardant le silence quelques instants pour piquer la curiosité de son amie. Depuis le mois de janvier, personne dans le village n'avait idée de ce qui se préparait du côté de ce collège et pensionnat protestant pour garçons. Les collégiens avaient quitté

leur école, des travaux étaient effectués sur le complexe, éveillant la curiosité des villageois. L'institut était bâti sur une ferme de deux cent quarante acres et se composait d'un édifice en pierre de quatre étages, d'un gymnase en briques, de quelques maisons à charpente de bois, d'une imposante grange et de plusieurs petits bâtiments adjacents. Les arbres matures qui poussaient devant le bâtiment principal avaient été abattus et, depuis quelques jours, des travailleurs procédaient à la construction de murs autour de l'enceinte du collège.

— Mon père s'est finalement décidé à me dire ce qui se passait avec l'institut.

— C'est étrange qu'il ne t'en ait parlé que maintenant. En tant que maire, il me semble qu'il aurait dû être le premier informé de ce qui se trame là-bas, lui fit remarquer Élise en rangeant les dernières bobines de fil.

— Oh ! Il était au courant, mais il préférait ne rien dire pour éviter que tout ceci s'ébruite et parvienne aux oreilles de personnes un peu trop indiscrètes.

Soudain, la clochette de la porte sonna. Imelda Gaudrault entra et sourit en apercevant les deux jeunes femmes en grande discussion.

— Bonjour, ma belle Élise, j'aurais besoin d'une boîte de poudre à pâte et d'un peu de farine. Si tu pouvais aussi me donner un beau gros morceau de lard salé, ça ferait bien mon affaire. Je veux faire une grosse recette de fèves au lard. Mon Georges les aime tellement. J'ajoute juste ce qu'il faut de mélasse pour qu'elles soient bien brunes et pas trop sucrées... Tu vas bien toi aussi, ma belle Gemma ?

Cette dernière acquiesça et évita de croiser le regard de son amie. En frais d'oreilles indiscrètes, il n'y avait pas mieux qu'Imelda Gaudrault, cette dame d'un certain âge qui raffolait de tous les potins qui circulaient à Grande Ligne. Pendant qu'Élise s'exécutait pour préparer la commande, Mme Gaudrault continua son bavardage.

— Tu dois avoir hâte que l'école se termine, Gemma, pour enfin être en vacances…

— Il reste quelques mois encore aux écoliers et ils doivent travailler fort jusqu'au mois de juin, répondit Gemma.

— Je sais bien, mais avec cet air de printemps qui se fait sentir, la première chose qu'on saura, c'est que l'été sera à nos portes ! D'ailleurs, il faisait si beau aujourd'hui que j'en ai profité pour ouvrir les fenêtres et aérer un peu la maison. Ça fait un bien fou ! Vous devriez faire pareil, les filles ! Rien de mieux que du bon air frais pour chasser tous les microbes de l'hiver. As-tu finalement reçu les patrons que tu avais commandés, Élise ?

— Oui, madame Gaudrault.

— Oh ! Est-ce que je peux les voir ?

— Ils sont encore dans les caisses derrière, je n'ai pas encore eu le temps de les sortir et les classer, mentit Élise. Si vous repassez demain, je suis certaine que j'aurai eu le temps de le faire. Ainsi, vous pourrez y jeter un coup d'œil.

— Parfait ! Je m'attends à ce que tu fasses ça à la première heure demain. Je veux être une des premières à me procurer un patron pour une robe en coton. Tu savais que nous allons aux noces en juillet ?

Mme Gaudrault n'attendit pas de réponse de ses interlocutrices et enchaîna :

— Ma nièce se marie. Vous savez, Rose, la fille de ma sœur Georgette qui habite à Napierville ?

Élise acquiesça en silence, ignorant tout à fait de qui il s'agissait. Mme Gaudrault entreprit d'énumérer ce qu'elle savait de ce mariage qui se préparait, parlant de tout et de rien, impatientant les deux jeunes femmes qui avaient follement envie de poursuivre leur conversation. Élise tendit le paquet à la cliente bavarde, espérant qu'elle mette un terme à son babillage.

— Est-ce que le postillon est passé aujourd'hui ? demanda celle-ci en s'étirant sur la pointe des pieds, essayant de voir dans les casiers derrière Élise.

— Oui, il est passé, mais vous n'avez rien reçu, répondit Élise.

— Avez-vous eu des nouvelles de votre cher Philippe ? Si ça a du bon sens d'attendre aussi longtemps avant de savoir s'il va bien !

— Il nous a écrit il y a quelques mois, mais depuis, plus rien. Les communications avec les camps de prisonniers ne sont pas faciles...

Élise prit un air navré qui n'échappa pas à Gemma. Celle-ci entraîna la cliente curieuse un peu plus loin et lui dit sous le signe de la confidence :

— Je crois qu'il serait préférable de ne pas évoquer ce sujet auprès d'Élise. Chaque fois qu'on fait mention de Philippe,

elle se met à pleurer dès que nous avons le dos tourné. Elle est presque inconsolable tant elle est inquiète de son sort. C'est difficile pour elle d'être privée de la présence de son grand frère, vous savez.

Imelda Gaudrault opina avant de revenir près du comptoir pour saisir son paquet.

— Je suis certaine qu'il va bien et que vous aurez de ses nouvelles bientôt, émit-elle pour rassurer Élise.

Après avoir payé, Imelda, son paquet sous le bras, remercia Élise, salua les deux jeunes femmes et disparut presque aussitôt.

— Je pense qu'elle avait peur que je m'effondre en larmes. Elle ne voulait probablement pas être obligée de me consoler alors que j'étais sur le bord de pleurer toutes les larmes de mon corps !

— Pauvre madame Gaudrault, elle n'est pas une mauvaise personne, elle est seulement trop bavarde. Je pense qu'elle s'ennuie toute seule avec son Georges depuis que ses enfants sont partis pour les États-Unis.

— Je peux comprendre, mais ça ne m'intéresse tellement pas, ce mariage de parfaits inconnus à Napierville ! Bon alors ? Qu'est-ce qui se passe avec l'institut Feller ?

— Eh bien, mon père préférait se montrer évasif quand je le questionnais sur ce qui se passait là-bas.

— Je croyais qu'il ne s'agissait que de travaux de réfection de l'école et que les étudiants seraient de retour pour la fin de l'année scolaire.

— Non, madame ! Figure-toi donc que l'institut Feller a été réquisitionné par le ministère de la Défense !

— Que me dis-tu là ?

— D'ici le mois de juin, l'institut deviendra un camp de prisonniers pour des officiers allemands !

— Es-tu sérieuse ?

— Oui, je le suis. Selon ce que m'a dit mon père, il reste les clôtures de barbelés à installer, il faut terminer la construction de miradors et mettre en place l'éclairage pour que les gardiens puissent repérer rapidement des prisonniers qui seraient tentés de fuir.

Élise ferma les yeux quelques secondes. La présence d'Allemands dans le coin n'était pas souhaitable puisqu'ils étaient responsables de cette guerre qui privait de nombreuses familles d'êtres chers. Cette nouvelle n'augurait rien de bon pour la tranquillité de Grande Ligne.

* * *

Des soldats britanniques avaient escorté Friedrich et ses compagnons à l'extérieur de la mairie du village de Shap, dans le comté de Cumbria, en Angleterre. Le soleil qui plombait réchauffait le visage de Friedrich qui leva les yeux au ciel pendant quelques instants. Ses gardiens se montraient tout de même bienveillants, ne les bousculant pas pendant leur marche vers les camions militaires. Par contre, l'interprète qui leur avait annoncé la veille qu'ils étaient transférés n'était pas présent pour répondre à leurs nombreuses questions. Friedrich essayait de saisir quelques bribes des conversations

entre les soldats, mais c'était peine perdue. Les quelques leçons d'anglais qu'il avait apprises étaient loin derrière lui. Tout comme ses compagnons, il n'avait aucune idée de l'endroit où ils seraient conduits. Ils espéraient cependant être aussi bien traités qu'ils l'avaient été jusqu'à maintenant.

Avant de monter dans le camion, Friedrich jeta un dernier regard à l'endroit qui leur avait servi de prison temporaire. En d'autres temps, cet hôtel avait dû être charmant avec ses murs blanchis à la chaux, ses nombreuses fenêtres offrant une vue sur la campagne anglaise environnante et ses lucarnes perçant le toit en bardeaux. Un petit ruisseau coulait tout près et Friedrich entendit son doux murmure. Lorsqu'ils avaient été conduits ici, ses compagnons d'infortune et lui, il faisait nuit et, comme partout en Angleterre, l'éclairage se devait d'être réduit au minimum pour éviter que l'aviation allemande ne repère les bâtiments et les villes avoisinantes. Ils étaient restés enfermés dans le bâtiment, sans aucune idée de l'endroit où il se trouvait, même en jetant un regard par les fenêtres.

Tenant son sac, qui ne contenait qu'un uniforme de rechange et quelques effets personnels qu'il avait pu sauver du naufrage, Friedrich monta à bord du camion avec ses compagnons et s'installa le plus confortablement que le permettait ce type de moyen de transport. Pendant près de deux heures, les camions militaires transportant des officiers et des soldats provenant de toutes les armées de la Wehrmacht roulèrent sur des routes cahoteuses à travers les villages de la campagne anglaise. Friedrich regardait défiler le paysage par la porte arrière du véhicule, espérant que le voyage ne serait pas trop long avant d'arriver à leur nouvel emplacement de détention.

Les prés verdoyants lui rappelèrent la campagne allemande où sa tante Magda l'amenait parfois pendant l'été. Il fouilla dans son sac à la recherche de l'unique photo qu'il possédait de sa tante. Le sourire chaleureux de Magda le réconforta devant les incertitudes qui lui tordaient le cœur. Où seraient-ils conduits, ses compagnons d'infortune et lui ? Il se revoyait plus jeune, alors qu'il avait été emmené chez Magda, une sœur de son père qu'il n'avait jamais vue. Sans même le connaître, elle avait accueilli ce neveu qui venait de perdre son père, unique parent vivant.

Lorsque Günther Schreiber était décédé, un an après son épouse, Friedrich, alors âgé de treize ans, avait eu si peur de se retrouver à l'orphelinat qu'il se souvenait encore de l'angoisse oppressante qu'il avait ressentie pendant des jours, l'empêchant de dormir la nuit. L'inquiétude de ne pas savoir ce qui l'attendait lui étreignait le cœur, comme en ce moment, alors qu'il était assis dans le camion le conduisant vers une destination inconnue. Il n'avait aucune idée de ce que les Britanniques feraient d'eux. Pourtant il était très loin du petit garçon angoissé qui avait été conduit par l'assistante sociale chez sa tante Magda. Il était le *kapitänleutnant* d'un sous-marin de la Wehrmacht et il devait se comporter comme tel au lieu d'agir comme un enfant apeuré !

Friedrich décida que la meilleure option pour lui était de faire confiance à la vie. Il osait espérer que les choses s'arrangeraient, comme lorsque Magda l'avait pris sous son aile protectrice. Il rangea la photo de sa tante dans son sac et croisa le regard de ses compagnons qui se demandaient eux aussi où ils seraient conduits.

— J'ai entendu dire que nous quitterons l'Angleterre par le premier bateau, lâcha un des marins à ses côtés.

— Pour aller où ? demanda un autre.

— Les Anglais ont peur que nous nous échappions et que nous regagnions l'Allemagne, alors ils nous expédient loin dans leur colonie.

— Voyons donc !

— Peu importe où nous irons, vaut mieux la prison que les champs de bataille. Au moins, nous sommes certains de revenir vivants !

— Comment peux-tu oser dire cela ? Nous devons servir notre *führer* et notre patrie ! Tu n'es qu'un traître de penser une chose pareille ! Vous devriez tout faire pour regagner l'Allemagne au lieu de vous lamenter comme vous le faites !

Le militaire qui venait de prononcer ces paroles s'était levé dans le camion, mais secoué par les soubresauts de la route, il se ravisa et reprit sa place en maugréant.

— Calmez-vous, messieurs ! lança Friedrich d'une voix autoritaire. Vaut mieux attendre avant de s'énerver et surtout ne pas attirer l'attention des soldats britanniques sur nous. Pour le moment, ils se montrent respectueux à notre égard et ce serait bien que cela demeure ainsi !

Les esprits commençaient à s'échauffer dans le camion, et Friedrich fut soulagé qu'ils arrivent à destination. Les soldats britanniques les invitèrent à descendre. Un par un, ils quittèrent le véhicule et furent surpris par l'agitation qui régnait dans le port où ils avaient été conduits. Un des soldats

britanniques se plaça devant le groupe et d'une voix forte attira leur attention avant de pointer le navire marchand sur lequel ils devaient s'embarquer.

Friedrich suivit ses compagnons sans trop savoir encore dans quelle direction se poursuivrait leur voyage. Comme certains l'avaient dit un peu plus tôt, on les expulsait de l'Angleterre pour les éloigner de l'Allemagne. Ce n'est qu'une fois sur le pont qu'un interprète leur annonça que s'ils avaient la chance de traverser l'Atlantique sans rencontrer un de leurs maudits U-boots, ils se retrouveraient en sol canadien. Ainsi donc, Friedrich et ses compagnons embarquaient pour le Canada, ce pays qui leur était inconnu.